

Kubrick avant Kubrick

De 17 à 22 ans, le futur cinéaste de “2001, l’Odyssée de l’espace”, dont on fête le jubilé, a été PHOTO-REPORTER pour le magazine américain “LOOK”. Un album montre comment est né l’œil du maître

L’Obs · 12 luglio 2018 · Par DIDIER JACOB

STANLEY KUBRICK PHOTOGRAPHS, par Luc Sante, Sean Corcoran et Donald Albrecht, version trilingue, Taschen, 328 p., 50 euros.



C’est à l’âge de 13 ans que Stanley Kubrick découvre la photographie. Avec son voisin de Clinton Avenue, dans le Bronx, à New York, où les deux résident, il développe lui-même ses clichés, et devient le photographe officiel de son collègue. Son père médecin, qui aime lui aussi, en amateur, appuyer sur le déclencheur, lui a offert un Graflex professionnel, l’instrument de prédilection des reporters-photographes. Grâce à l’obturateur exceptionnel de l’appareil, ils peuvent immortaliser une scène de rue sans désespérer du temps de pose. Cancre à l’école, Stanley y voit une raison de plus pour traîner dans les rues. D’autant que le magazine « Look » lui achète certaines de ses photos. A 17 ans, alors qu’il termine laborieusement ses études, il devient le plus jeune photographe du magazine, embauché à 50 dollars la semaine, et à l’essai.

A l’époque, deux magazines font la loi aux Etats-Unis, « Look » et « Life ». A la différence de « Life », dont la parution hebdomadaire imposait un traitement plus contraignant de l’actualité, « Look », bimensuel, pouvait raconter d’autres histoires. Si le premier maga-

zine traitait largement de la vie des grands de ce monde ou des exploits des GI américains, « Look » privilégiait les sujets de société – alcoolisme, pauvreté, chômage. Pour son premier reportage, publié le 26 juin 1945, Kubrick réalise le portrait d'un marchand de journaux, dans son kiosque, accablé par la mort de Roosevelt. Même si le cinéaste confiera plus tard avoir demandé au vieil homme de paraître plus abattu qu'il ne l'était réellement, la photo frappe surtout par les unes des journaux qui entourent sa silhouette : « Roosevelt Dead », titre en gros le « PM Daily », tandis que le « Daily Mirror » annonce que Truman lui a succédé à la Maison-Blanche.

Pour « Look », Kubrick va sillonner les rues, immortalisant des scènes du quotidien avec un incroyable flair. C'est le portrait d'une Amérique laborieuse, qui rappelle les clichés de Walker Evans, mais dans un style qui illustre avant tout le quotidien des New Yorkais. Des usagers lisent le journal dans le métro, des curieux observent un singe dans un zoo, des patients poireautent dans la salle d'attente du dentiste (le sien). Kubrick suit des célébrités, comme Johnny Grant, journaliste radio connu pour ses interviews de danseuses, de musiciens ou même d'animaux. Le cinéaste, en somme, apprend à observer. A espionner aussi. Pour surprendre, dans le métro, les ivrognes, ou photographe des amoureux en douce, il dissimule un déclencheur dans sa poche, relié, par un fil qu'il cache dans sa manche, à l'appareil qu'il porte en bandoulière. « A 21 ans, confie-t-il, j'avais déjà derrière moi quatre années passées à comprendre comment fonctionnait le monde. Si j'étais allé à l'université, je ne serais jamais devenu réalisateur. » C'est l'Amérique qu'il photographie sans fard, qu'il jette sur pellicule comme on lance au sol, pour les attendrir, poulpes et calamars.

Désormais, les commandes s'enchaînent et Kubrick est officiellement titularisé. Il réalise d'extraordinaires reportages sur un cirque en Floride, où chacun de ses clichés ressemble aux images d'un film, et couvre aussi l'actualité des spectacles, tirant le portrait d'artistes célèbres: le chef d'orchestre Leonard Bernstein, Frank Sinatra, le comédien Zero Mostel (dans un éclairage digne des meilleurs films d'Orson Welles), ou encore Montgomery Clift, plus charmeur que jamais. Des danseurs, des boxeurs comme Walter Cartier ou encore Rocky Graziano (sous la douche, pur moment de virilité), des starlettes en déshabillé (Rosemary Williams).

« Les images de Kubrick, raconte le poète et historien new-yorkais Luc Sante, traduisent bien l'atmosphère de New York à la fin des années 1940 : turbulente, opiniâtre, usée, optimiste, lunatique, théâtrale, démocratique. C'était la capitale de son temps, plus importante qu'elle ne l'avait jamais été, leader mondial en matière de production d'images via la publicité et l'art, avec ses nouvelles constructions en verre et en acier remodelant Midtown – y compris les nouveaux bureaux de "Look", au 488 de l'avenue Madison, terminés en 1950. Parallèlement, c'était encore une ville portuaire peuplée et hétérogène, avec ses nombreux quartiers ethniques et prolétaires dont les habitants n'avaient pas encore cédé à l'exode vers les banlieues. »

Paradoxe: alors que tous ses collaborateurs ont attesté la maniaquerie malade dont faisait preuve Kubrick, et le soin obsessionnel qu'il montrait, dans ses films, à contrôler les moindres détails, le cinéaste commença sa carrière en saisissant le détail vrai, surgissant inopinément, comme s'il s'était fait, avant de vouloir l'organiser, le témoin impuissant de

l'éternel désordre du vivant. Comment le photographe (qui prend sa retraite à 22 ans) devient-il réalisateur? « Les cinq années passées chez "Look", expliquent les éditeurs de ce livre, se révélèrent formatrices pour Kubrick. Au sein du magazine, il participa au processus créatif dans un environnement collaboratif qui n'était pas très différent de celui du cinéma. Il y apprit à raconter des histoires à travers des images dans des séquences narratives dynamiques. » Ses reportages dans le monde du showbiz ont aussi accéléré la mue de son regard, notamment celui sur le tournage de « la Cité sans voiles » (1948), production hollywoodienne oscarisée. A l'aube de sa carrière de cinéaste, il réalise plusieurs documentaires. Mais l'avenir a d'autres projets pour lui. En 1950, il quitte « Look ». En 1953, il réalise son premier film, « Fear and Desire ».

Lors de ces quelques années passées à trier et à sélectionner ses photos pour le magazine, Kubrick n'exerça pas seulement son oeil pour ses futurs chefs-d'oeuvre. Il prit l'habitude de travailler en s'appuyant sur le corpus visuel le plus exhaustif et documenté possible. Comme l'explique Michel Ciment, biographe de Kubrick et patron de « Positif », « il visionna des centaines de films documentaires et consulta des milliers de

“SI J'ÉTAIS ALLÉ À L'UNIVERSITÉ, JE NE SERAIS JAMAIS DEVENU RÉALISATEUR.”

STANLEY KUBRICK

photos pour restituer l'atmosphère de la guerre du Vietnam dans "Full Metal Jacket". Pour le projet "The Aryan Papers", une adaptation du récit de Louis Begley, "Une éducation polonaise", qu'il ne tournera jamais, il réunit une énorme quantité de photographies, en particulier des repérages en République tchèque, en Slovaquie et en Pologne, et d'autres issues d'archives sur la vie des juifs dans les ghettos et les camps de la mort. »

Rassemblées pour la première fois dans ce magnifique album, les photos de Kubrick (qui font aussi l'objet d'une exposition au Musée de la Ville de New York jusqu'au 28 octobre prochain) forment un ensemble en soi, dont la cohérence ne manquera pas de surprendre, s'agissant d'un reporter à peine sorti de l'adolescence. La puissance de son oeuvre photographique est d'autant plus surprenante que ses alter ego, photographes de New York, consacreront toute leur carrière à cette tâche, et non cinq ans seulement: Louis Stettner, Diane Arbus, Robert Frank, Elliott Erwitt, dans un registre plus humoristique, Lee Friedlander ou encore Garry Winogrand, qui fit l'objet d'une belle exposition au Jeu de Paume fin 2014, et qui naquit la même année que Kubrick (1928), et au même endroit – dans le Bronx.

La fin des années 1940, raconte Sante, « était une bonne époque pour devenir photographe. La guerre était terminée, les gens n'avaient jamais eu autant d'argent à dépenser depuis quinze ans et tous les kiosques débordaient de magazines illustrés». Et d'ajouter: « Ce que Paris avait été dans les années 1920, lorsqu'elle avait donné naissance à des douzaines de grandes carrières photographiques, New York pouvait à présent le revendiquer pour soi. » Reste que s'invente, sous nos yeux, le génial demiurge de « Docteur Folamour », film pour lequel Kubrick avait engagé, comme conseiller en effets spéciaux et photographe de plateau, le grand Weegee, une star à l'époque. Weegee photographiera la scène de la bataille de tartes à la crème qui devait conclure le film. Grâce à lui, on sait comment, dans cette séquence mythique coupée finalement au montage, Peter Sellers et George C. Scott eurent un aperçu de la folie du cinéaste en prenant un inoubliable bain de chantilly.

“LA FIN DES ANNÉES 1940 ÉTAIT UNE BONNE ÉPOQUE POUR DEVENIR PHOTOGRAPHE.”
LUC SANTE, HISTORIEN